

toujours avoir entendu le pas d'André. Dix fois aussi, je m'étais placée devant le petit miroir de ma chambre. Je voulais essayer de deviner quelle impression je causerais à André. J'étais si peu semblable à la Martine qu'il avait connue ! Son premier regard me serait pénible, sans doute, mais le second !...

J'attendis ainsi, trompant mon anxiété. J'attendis jusqu'au soir... La nuit était venue. André n'avait pas encore paru. Le bruit des roues d'une voiture se fit entendre. Je ne me dérangeai point, supposant simplement qu'un voyageur passait. Je croyais qu'André viendrait à pied de Monfort, comme il l'avait fait tant de fois.

Je m'étais placée à une petite table de travail. Rose, assise près de moi, m'aidait à coudre je ne sais quel objet ; une exclamation me fit lever la tête : André était devant nous !... La lumière de la lampe tombait claire et vive sur ma sœur et sur moi. D'un coup d'œil, André avait pu juger du changement qui s'était opéré en moi... Je me levai frémissante et tendis la main...

André avança lentement... bien lentement... il prit ma main et la laissa retomber aussitôt !...

Rose poussa un cri joyeux :

— Ah ! vous voilà, s'exclama-t-elle ; mais comment avez-vous fait pour n'avoir point été entendu par Martine qui depuis ce matin, vous guette avec tant d'impatience !

— Rose ! dis-je, fâchée de son indiscrétion.

— Comment tu me grondes ! Quel mal y a-t-il à ce que je dise la vérité à ton *promis* ? Il ne peut qu'être flatté de ta sollicitude !...

Rose parlait d'un ton gai et ouvert qui allait bien à sa physionomie mutine.

— Vous avez raison ! dit André.

Il s'assit en face de nous, un silence pénible suivit. Le cœur gonflé, je ne trouvais pas une parole et André, les yeux baissés semblait s'absorber dans une préoccupation profonde. Rose rompit encore gaiement ce silence.

— Eh quoi ! dit-elle, vous ne trouvez rien à dire l'un à l'autre après trois années de *triste séparation* !

— Oh ! m'écriai-je involontairement, ce n'est pas, cepen-